



---

**RAPHAËL  
JERUSALMY**

---

**In  
Absentia**

roman

*ACTES SUD*

## DU MÊME AUTEUR

*SAUVER MOZART* (prix Emmanuel Roblès 2013, prix de l'ENS Cachan 2013), Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1207

*LA CONFRÉRIÉ DES CHASSEURS DE LIVRES*, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1317

*DIDEROT : "NON À L'IGNORANCE"*, Actes Sud Junior, 2015

*LES OBUS JOUAIENT À PIGEON VOLE* (prix Coup de cœur des lecteurs des Rendez-vous de l'histoire de Blois 2016 ; prix du Salon du livre de Chaumont 2016), éditions Bruno Doucey, 2016 ; Babel n° 1510

*ÉVACUATION* (prix Amerigo Vespucci 2017), Actes Sud, 2017 ; Babel n°1804

*LA ROSE DE SARAGOSSE*, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1629

*BIBLIODYSSÉES. CINQUANTE HISTOIRES DE LIVRES SAUVÉS*, ouvrage collectif avec Kamel Daoud, Joseph Belletante, Béatrice Moglia, Imprimerie Nationale, 2019

*DES SEX PISTOLS À L'INTIFADA. CONFIDENCES D'UN OFFICIER ISRAËLIEN DU RENSEIGNEMENT*, Balland, 2021

*IMPRESSIONS*, ouvrage collectif avec Olivier Deloignon, Pacal Ory, Jean-Marc Providence, photographies : Stéphane Couturier, François Deladerrière, Actes Sud, 2021

L'extrait de *Kaddish* d'Allen Ginsberg  
est traduit de l'anglais par Jacques Darras,  
in *Arpentage de la poésie contemporaine*,  
éditions Trois Cailloux/Maison de la culture  
d'Amiens éditeur, 1987.

Photographie de couverture :  
André Kertész, *Les Lunettes et la Pipe de Mondrian*  
© Ministère de la Culture – Médiathèque de l'architecture  
et du patrimoine, Dist. RMN-Grand Palais / André Kertész

© ACTES SUD, 2022  
ISBN 978-2-330-16438-6

RAPHAËL JERUSALMY

# In Absentia

roman

*ACTES SUD*



*Plus rien à dire, plus rien sur quoi  
pleurer, que des Êtres dans un Rêve,  
dans la prison de leur disparition,*

ALLEN GINSBERG,  
*Kaddish*, New York, 1961



*L'autre rive*  
Galerie d'art  
74 ter Rue de Seine  
Paris 6<sup>e</sup>  
Tél : DANTON 70 82

Certificat

*Étude pour une descente de croix. Aquarelle sur papier de Nathalie Gontcharova.*

*Signée en bas à gauche (non datée), avec envoi autographe de l'artiste à Paul Bernstein.*

*28 × 39 cm, sous-verre.*

*Légères rousseurs.*

*Provenance : collection Paul Bernstein.*

*Authentifiée par nos soins.*

*Fait à Paris 6<sup>e</sup>, le 18 octobre 1955*

- À quel nom dois-je établir la facture ?
- Delmain, s'il vous plaît. Pierre Delmain.

Tu gardes les yeux fixés sur ses bottes noires. Elles sentent bon le cuir. Tu prononces les chiffres de ton matricule, un à un, en allemand. La bise venue des collines te glace la nuque. Surtout, ne pas lever la tête. Une main apparaît. Une main aux doigts épais dont l'un pointe vers toi. C'est sa main. D'une blancheur un peu rose qui tranche sur le foncé des bottes, le brun de la terre damée, la grisaille de l'aube. Tu bombes le torse, mais pas trop. Tu l'entends dire quelque chose d'un ton ferme. Ce n'est pas à toi qu'il s'adresse. Acquiesçant d'un mugissement, un kapo vient t'asséner un coup de gourdin. Tu t'étonnes qu'il reste assez de vie en toi pour l'encaisser sans tomber à terre. Tes jambes flageolent. Tu es pris d'un léger vertige. Si le kapo frappe à nouveau, tu t'écrouleras. Tu t'agrippes à ta douleur. Elle te porte. La main pâle s'abaisse. Les bottes se retirent. Lorsque tu oses enfin te redresser, la lumière des projecteurs t'aveugle. Tu la bois de toute ton âme.

C'est au tour d'un autre d'être examiné. Puis d'un autre. Qui n'est pas jugé apte au travail est exécuté d'une balle. La voix gutturale du sergent éructe des ordres, des injures. Tu ne l'écoutes pas. Ni les aboiements des chiens. Prêtant l'oreille au vent, au cri lointain d'un oiseau. Au frémissement de ton souffle. Un premier rayon de soleil perce la brume. Peut-être fera-t-il moins froid aujourd'hui ? Tu te souviens d'un jour de printemps... La voix se fait distante. Sourde. Effrayé, tu cesses de la fuir. Il ne faut surtout pas rêvasser. D'un gueulement, le sergent ordonne de rompre les rangs. Une colonne se forme, tournée vers l'est d'où s'élève une lumière dorée qui auréole les collines. Comment peut-il faire si beau ? Tu franchis le portail du camp, marchant avec les autres en procession, vers la lumière éclatante de gloire.

Les arbres te regardent. À mi-chemin de la carrière, il y en a un dont le tronc est tout écorché. Chaque fois que tu passes devant, tu éprouves un sentiment de victoire. Surtout le soir, au retour. Le voici. Tu t'en approches. Tu distingues les gerçures de l'écorce, désormais familières. Tu lui envies sa sève. Il l'exsude en fines coulées qui donnent soif. Tu voudrais t'étendre à ses pieds, t'assoupir à l'ombre de son feuillage. Tu trébuches ! Tu vas tomber. Une main se plaque contre ton dos, te pousse en avant. Tu dépasses l'arbre.

Là, au tournant qui donne sur la vallée, des détenus se mettent parfois à courir avant d'être

rattrapés par les gardes ou, en bas, par la milice. Aujourd'hui, personne ne tente sa chance. Des coups de pics résonnent de plus en plus fort. Les Russes et les Polonais sont déjà au labeur. Tu les entends gémir, haleter. Le sergent hurle. Les kapos brandissent leurs bâtons. C'est au tour des *NN Franzosen* de descendre dans l'enfer de granit.

Dès que tu empoignes le manche de la pioche, ton esprit se vide. Tu vas puiser ce qu'il te reste de forces jusque dans les abîmes de ton corps, les replis les plus ténus de tes muscles. Tu donnes un premier coup. Le cognement sur la roche t'envoie une décharge qui te convulse les membres. Les ampoules que tu as aux mains crèvent aussitôt. Des éclats de pierre t'éraflent la peau. Tu cognes à nouveau, repoussant la mort. Refusant la main qu'elle te tend.

Tu sucés un caillou.

C'est vers midi, lorsque le soleil sera au-dessus de toi, que les tiraillements de la faim se feront les plus atroces. Chaque jour qui passe, le courage de les endurer s'amenuise. Ce matin, pourtant, quelque chose dans la douceur de l'air, la limpidité du ciel, en rend les affres moins ignobles. Quelque chose dans le murmure de la brise, telle une annonce.

\*

À quelques mètres de toi, une silhouette vacille. Tu la devines plus que tu ne la vois. Élançée, encore

svelte, c'est celle de Raymond. Tu en es sûr. Il n'a rien à quoi s'agripper. Il ne lui reste que le ciel. Il lève les yeux, s'abreuve d'azur, inspire la lumière puis tombe à genoux, les yeux toujours braqués vers le firmament, au premier coup que le kapo lui décoche. Au deuxième, Raymond roule à terre, se recroqueville, se protège le visage. Tu continues de piocher. Le bâton s'élève et s'abat sans relâche. Tu entends le craquement d'os qui se brisent. Et le kapo qui ahane. Un soldat approche. Il ordonne au kapo de dégager et te désigne une brouette. Tu la pousses jusqu'à Raymond, t'accroupis près de lui, l'enlances, lorsqu'un coup de feu retentit.

Kapos et détenus se figent. Les sentinelles se mettent au garde-à-vous. Couverts de la poussière des gravats, tous semblent pétrifiés dans la pierre. Les flancs entaillés de la carrière ajoutent à cette impression de bas-relief. De scène sculptée. Tu es au centre, étreignant le corps livide, émacié de Raymond, dont la tête est penchée en arrière.

Du haut d'une butte, à contrejour, le *Lagerkommandant* pointe son Mauser en l'air. Il menace et admoneste. Tu ne comprends rien à ce qu'il beugle en allemand. Dès qu'il rengaine son arme, les hurlements des kapos reprennent. Et les frappements du métal sur la roche. Tu déposes le corps pantelant de Raymond en travers de la brouette, vas ramasser ta pioche, la lèves le plus haut que tu peux. Avant de l'abattre, tu lances un dernier regard vers les collines.

Au retour, tu salues l'arbre dont les écorchures suintent la sève. Les brancards de la brouette te scient la peau. Un garde marche à tes côtés. Tu ne lui feras pas le plaisir de t'effondrer. Déjà, le portail du camp se profile. Et les barbelés qui tailladent le ciel. Tandis que les grands projecteurs s'allument un à un, clic-clac, clic-clac, dans la lumière qui décline, les premiers arrivés s'alignent devant les baraquements pour l'appel du soir.

Avant que tu puisses rejoindre les rangs, le garde te fait dévier d'un coup de crosse dans le dos. Vous vous dirigez vers la "clinique". Sur le perron, un jeune homme en blouse blanche, sans arme ni bâton, te fait signe de le suivre. Tu arrimes Raymond à tes épaules, grimpes le perron, traverses un couloir, dévales des marches de pierre jusqu'à une crypte qu'éclairent deux ampoules nues. Il y fait très froid. Tu déposes Raymond sur un établi carrelé. Le jeune homme ressort, te laissant planté là. Pour te réchauffer, tu te mets à te battre les flancs avec la vigueur d'un moine qui se flagelle.

Le jeune homme revient au bout de quelques minutes, accompagné d'un homme vêtu lui aussi d'une blouse blanche, plus âgé, plus robuste, aux yeux d'un bleu intense, étrangement fixes, qui ne semblent pas te voir.

— Ce sujet est encore en vie, *Herr Doktor*, dit le jeune homme.

Tu ne t'en étais pas rendu compte.

— Trop faible, trop amoché, dit le médecin.

Et il se tourne vers toi, toujours sans te voir.

— Achève-le.

Et le jeune homme d'ajouter :

— Obéis. Un quignon et une portion de gras...

Tu te penches au-dessus de l'établi et broies la gorge de Raymond entre tes mains.

— Dissection ? interroge le jeune homme.

— Non, tout jeter. Sauf la boîte crânienne si elle est intacte, ordonne le médecin et il pose sur toi ses yeux de glace.

Il écarte tes paupières de ses doigts fins, braque une petite torche électrique sur tes pupilles, t'ouvre la bouche, t'examine la langue.

— Il nous faut un abatteur. Celui-là fera l'affaire.

Tu remontes les marches de pierre à la suite du jeune homme. Il te confie au responsable de l'infirmerie, un homme au visage étroit, les yeux grossis par de petites lunettes rondes à verre épais, et qui porte tout comme toi une vareuse de toile rayée.

— Je suis le docteur René Goossens, dit-il en français, avec un fort accent belge.

— Pierre, euh... Pierre Delmain.

Cela fait si longtemps que tu n'as plus dit ton nom.

— Comme l'écrivain ? demande Goossens.

Tu acquiesces du menton.

— Attendez ici, dit Goossens.

Tu parcours la salle du regard, ses murs qui s'effritent en lambeaux de plâtre, ses lucarnes condamnées par des planches, ses dizaines de grabats aux draps sales sur lesquels sont étendus des "sujets" dont tu entends les sourdes lamentations.

Le docteur Goossens revient. Il te tend un morceau de pain et une timbale d'eau tiède.

— J'ai lu l'un de vos romans, il me semble. Le titre m'échappe...

Comme tu ne lui en suggères aucun, il n'insiste pas.

— Vous dormirez là, dit-il. Les lits, c'est pour les patients.

Tu te couches à même le sol, tout contre le poêle brûlant.

- Venez, il est l'heure d'aller à vêpres.
- Pardon ?
- De prendre l'apéritif. C'est un rite auquel je me tiens avec une rigueur toute monacale.
- Le piano-bar du Belles Rives est encore désert.
- Choisissez la table, ma chère.
- Ici, près de la fenêtre qui donne sur la mer.
- Oui, la vue sur les îles de Lérins est splendide. Et à droite, on aperçoit un petit bout de cap d'Antibes. Champagne ! Et un grand !
- Vraiment ?
- Une naturalisation, ça se fête ! Quel effet cela vous fait-il ?
- Aucun, ce n'est qu'une formalité.
- Un garçon apporte un seau à glaces. Le maître d'hôtel vient déboucher le magnum en personne.
- Ajoutez des verres, nous attendons du monde.
- Bien, monsieur.
- Je ne sais comment vous remercier, monsieur Bernstein.

— Paul, appelez-moi Paul, dit Saül. J’ai simplement fait appel à des relations. Ça facilite la procédure. Tchîn-tchîn !

La femme lève sa coupe sans paraître la tenir. Elle la vide d’un trait. Va-t-elle la jeter en arrière ? Elle est russe, après tout.

— Je vous ai apporté un petit quelque chose, dit-elle, tirant une enveloppe en kraft de son sac à main.

Elle la tend à Bernstein qui, se retenant de lâcher un bête “il ne fallait pas”, la saisit sans mot dire. Il y trouve une feuille de papier d’Arches d’un grain fin, légèrement jaunie par le temps. Il ne discerne tout d’abord que des traits noirs cerçant des aires aux teintes profondes qui filtrent la lumière du soleil à la façon d’un vitrail. Il en savoure le chatoïement, la cadence, avant de retourner la feuille pour découvrir le recto.

— C’est une étude que j’ai faite il y a des années, en Russie. Elle est inspirée d’une descente de croix par James Ensor, intitulée *La tranquille et sereine*.

La composition que Bernstein contemple est dense, plutôt obscure, comme sur une icône. Alors que les couleurs, crues, simples, sont celles d’une matriochka. Malgré cela, il se dégage de l’ensemble une légèreté aérienne. Et cette sérénité tranquille dont parle Ensor. La pâleur diaphane du cadavre de Jésus, par contraste avec le reste, le rend presque immatériel. Ce n’est pas un corps.

— Lanskoy m’a dit que vous appréciez particulièrement ma période d’avant-guerre.

Oui, le rayonnisme des débuts, aux touches futuristes. Pas la première manière qui lui précède et que Bernstein trouve, chez Nathalie Gontcharova, profondément barbante.

— J'aime tout ce que vous faites, ma chère.

Bernstein remplit la coupe de son invitée. Il est franchement déçu. Pourquoi, diable, lui offre-t-elle une descente de croix ?

— Le sacré dans l'art m'a toujours intrigué, dit-il. Je me demande lequel, du beau ou du saint, crée vraiment l'émotion. Lequel exploite l'autre...

— Là où vous voyez une rivalité, je décèle une connivence, déclare Nathalie.

Bernstein se contente de sourire.

— Et un merveilleux raccourci vers le sublime, ajoute-t-elle en lui décochant un clin d'œil.

Le couchant vient déposer une teinte cuivrée sur ses pommettes. Bernstein la trouve mieux que belle.

— Dès le début des combats, en 14, j'ai publié à Moscou un recueil d'*Images mystiques de la guerre*. Sur l'une d'elles, je fais voler des angelots de-ci de-là parmi les avions et les bombes.

Bernstein continue de se taire. On ne lui ôtera pas de l'idée que prendre la guerre pour thème, c'est céder à la facilité. Le *Guernica* de Picasso, qu'il a vu exposé l'année dernière, puise toute sa force de la chose même qu'il condamne...

— Bonsoir madame, bonsoir monsieur.

Le pianiste fait son entrée, va s'asseoir, pose une partition sur le pupitre, se met à tapoter du Count Basie. Possiblement *Blue and Sentimental*.

— Regardez ses chaussures, Nathalie. Impeccables !

Gontcharova se penche en avant. Des richelieus de cuir noir et blanc, luisantes de vernis, battent le tempo sur les pédales du piano.

— Elles ont au moins quinze ans de service à leur actif. Ce sont celles de Scott Fitzgerald. Il les lui a offertes. Zelda et Scott adoraient cet endroit. Quand tout allait bien...

Un nuage violet passe au-dessus de la baie, poussé par le mistral. Gontcharova suit les ondulations de son reflet sur les vagues. Encore des couleurs impossibles, se dit-elle. Et des jeux de lumière inconstants, fébriles, que seuls des tons très purs, à peine dilués, et des hachures précipitées, des mouvements discontinus du pinceau pourraient rendre. Un geste du bras lui échappe, tel un coup de baguette de chef d'orchestre. Bernstein fait mine de n'avoir rien vu. Il sait qu'elle est en train de peindre.

Le pianiste exécute un nouveau morceau. C'est l'air d'une chanson interprétée par les Andrews Sisters qui fait fureur aux États-Unis et commence à prendre en Europe. Même en Allemagne, bien qu'elle soit tirée d'une comédie musicale en yiddish. Bernstein ignore le discret salut du menton que lui adresse le pianiste, "entre coreligionnaires". Mais le refrain lui trotte follement dans la tête, "*Bei mir bist Du shein, Bei mir bist Du shein*"...